

Les chansons de Béranger l'amusaient beaucoup, et il en savait plusieurs qu'il aimait à chanter.

Le grec et le latin n'avaient pas de secret pour lui. Souvent, m'a raconté M. Montambault qui l'a bien connu, il se rendait à son bureau dans la mansarde historique de la maison où les MM. Williams tiennent leur établissement de barbier ; puis là, en causant art et littérature, il se mettait tout à coup à déclamer des pages entières d'Homère.

Parkin avait une véritable nature d'artiste ; non seulement les lettres avaient des charmes pour lui, mais il aimait aussi les arts. C'est ainsi qu'en 1834, lorsqu'il alla rejoindre ses parents en Angleterre, il eut la pensée d'abandonner l'étude du droit pour se livrer à la peinture pour laquelle il avait un goût réel. Il a fait un joli tableau qui est, je crois, en la possession de la famille de feu le shérif Alleyn. Toutefois, son père le persuada de revenir à Québec et d'y terminer ses études.

Pendant son séjour en Angleterre il étudia passionnément. Il ne sortait jamais, écrivait quelqu'un qui l'a bien connu, sans apporter avec lui un livre favori, surtout de la poésie, et il en apprenait des pages entières. Sa mère, justement orgueilleuse des talents de son fils, l'encourageait dans ses efforts, et elle n'a pas peu contribué à former ce bel esprit et ce grand cœur.

Un mot de biographie maintenant. Parkin est né à Dewsbury, Yorkshire, en Angleterre, en 1816, et ses parents vinrent au pays en 1818. Son père, le révérend Edward Parkin, fut nommé pasteur de l'église de Chambly où il ouvrit une école qui fut patronisée par une foule d'enfants devenus plus tard des hommes remarquables à Québec et à Toronto. C'est à cette modeste école que Parkin reçut sa première éducation. Il eut pour camarades les Stuarts, — Andrew et Henry —, les Anderson, — Horatio et John —, les